**TROIS SOUS.**
**MARCHANT, boulevart Saint-Martin, N° 12.**

(18

# ARTISTE ET ARTISAN,

OU

# LES DEUX EXPOSITIONS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. DELABOULLAYE ET ETIENNE JOURDAN.

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DE L'AMBIGU-COMIQUE, LE 11 JUIN 1834.

| PERSONNAGES. | ACTEURS. |
|---|---|
| M. DUMONT, fabricant de bronze | M. CULLIER. |
| Mme DUMONT, sa femme | Mme DESPREZ. |
| HERMINIE, leurs filles | Mlle BALTHAZAR. |
| CONSTANCE, leurs filles | Mlle SOPHIE. |
| JULES DERBIN, jeune peintre | M. ANDRÉ. |
| ADRIEN, chef d'atelier chez M. Dumont | M. FOSSE. |
| LORD MURSON, riche Anglais | M. CONSTANT. |
| JOHN, son groom | M. PROSPER. |
| MADELON, servante de M. Dumont | Mlle HÉLOÏSE-PROVOST. |
| OUVRIERS DE LA FABRIQUE. | |

*La scène se passe à Paris, chez M. Dumont.*

Le théâtre représente l'intérieur d'un magasin de bronze; dans le fond est un arrière-magasin formant salon dans lequel il y a un piano; dans le magasin à droite de l'acteur est un comptoir. Au second plan du même côté une porte donnant sur les ateliers de M. Dumont. A gauche et en face une autre porte servant d'entrée au magasin.

## SCÈNE PREMIÈRE.

*Au lever du rideau,* CONSTANCE *est assise au comptoir où elle est occupée à compulser des registres;* HERMINIE *exécute sur son piano les dernières mesures de la valse de* Robin des Bois; Mme DUMONT, *auprès d'elle, suit tous ses mouvemens;* DERBIN *est debout, à un des côtés du piano.*

CONSTANCE. Profitons, s'il se peut, de ce moment de silence pour achever mon calcul.

DERBIN. Ravissant encore, encore!

HERMINIE. Ma mère?

MADAME DUMONT. Ne résiste pas, mon Herminie.

DERBIN. C'est pour en mourir.

HERMINIE. J'y consens.

CONSTANCE. 17 et 5 22... 22 ct... (*Herminie reprend les dernières mesures de la valse avec une fermeté marquée.*) C'est inutile, il n'est pas possible de vérifier ce compte.

MADAME DUMONT. Oh! parfait, parfait!

DERBIN. Délirant! Ma parole d'honneur.

## SCÈNE II.

LES MÊMES, MADELON, JOHN.

MADELON. Par ici, par ici, monsieur l'English; voyons, expliquez-vous.

JOHN. Oh! vous étiez, vous, trop confortable pour le marchement et beaucoup trop vif pour le parlement.

MADELON. C'est que je suis pressée, voyez-vous.

JOHN. Et moi, je l'étais encore plus. Je demandais M. Dumont tout de suite.

MADELON. Adressez-vous à madame.

(Elle sort.)

## SCÈNE III.

LES MÊMES, *excepté* MADELON.

JOHN. Je voyais trois, medème! Entrons toujours dans le musique. (*Se présentant à l'entrée de l'arrière-magasin.*) Medème?

MADAME DUMONT. Qu'est-ce?

JOHN. Je demandais pour voir à présent M. Dumont.

MADAME DUMONT. Est-ce pour affaires de commerce?

JOHN. Non, medème, c'était pour acheter quelque chose.

66814



MADAME DUMONT. Donc c'est pour affaires... Adressez-vous à ma fille Constance, là-bas au comptoir.

JOHN. Je voyais parfaitement. (*A Constance.*) Good morning, miss.

CONSTANCE. Que désirez-vous, mon ami?

JOHN. Je voulais donner cette lettre à M. Dumont.

CONSTANCE. De quelle part?

JOHN. De la part de milord Mursou, qui venait pour acheter quelque chose avec le place de la révolution, où il y avait toutes sortes de marchandises qui étaient... en danger.

CONSTANCE. Comment, en danger? que dites-vous donc?

JOHN. Je disais toutes sortes de marchandises qui étaient... Attendez.

CONSTANCE. Exposées?

JOHN. Yes, absolument exposées avec le place de la Révolution.

CONSTANCE. Je comprends. Mon père est dans ses ateliers; je vais vous y conduire.

JOHN. Je dirai toujours à vous que milord Murson...

CONSTANCE. Je n'ai pas l'honneur de le connaître; mais probablement que mon père...

JOHN. Non, lady; mais c'était parfaitement tout de même.

AIR : *Dans la paix et l'innocence.*

Partout dans le Angleterre,
Mon maître était fort coonu;
Partout dans Péris, j'espère,
Milord sera bieo venu.
Quand il veut faire une emplette,
Pour que chacuo soit content,
Il payait ce qu'il achète
Avec de l'argent... joyeux.

CONSTANCE. Vous voulez dire avec de l'argent comptant.

JOHN. Yes, avec de l'argent content. Je avais pas trompé moi.

CONSTANCE. Eh bien! venez à l'atelier.

## SCENE IV.

HERMINIE, Mme DUMONT, DERBIN. *Ils sortent de l'arrière-magasin.*

MADAME DUMONT. En vérité, c'est insupportable; il faut que nous soyons interrompus toutes les fois que nous voulons faire de la musique. Ce petit maladroit t'a fait manquer le si bémol.

HERMINIE. Vous vous trompez, ma mère, c'était un fa dièze.

DERBIN. Un si bémol, un fa dièze, qu'importe! votre execution a été parfaite, divine, votre pose gracieuse! le ravissement de votre mère.... mon émotion, ça faisait tableau, parole d'honneur!

MADAME DUMONT. Moi, j'ai pleuré! Cette musique est si large, si sévère! Grand Rossini! quel pouvoir n'exerces-tu pas sur notre sensibilité... c'est qu'en vérité, il n'y a que lui pour produire de pareils effets.

HERMINIE. Mais, ma mère, ce sont tous morceaux de *Robin des Bois*.

MADAME DUMONT. Eh bien! quand je dis grand Rossini?

DERBIN. C'est Weber que vous voulez dire.

MADAME DUMONT. Eh bien, va pour Weber! Le moyen, au surplus, de s'y reconnaître avec ces allées et venues continuelles!

HERMINIE. C'est bien vrai.

AIR : *Du premier prix.*

Comment veut-on que j'exécute,
Avec quelque perfectioo?
A chaque instant, chaque minute,
C'est nouvelle interruption!

DERBIN, *parlant.* Qu'est-ce que cela fait?
Par votre touche enchanteresse
Malgré ces importunités
Vous savez vous rendre maîtresse
De toutes les difficultés.

MADAME DUMONT. Vous avez raison; son talent la met au-dessus de toutes ces contrariétés: vous êtes à même d'en juger, vous, monsieur Derbin, qui êtes lancé dans les arts et qui avez déja acquis une si haute réputation.

DERBIN. Il est de fait qu'il y a peu de peintres qui puissent se flatter d'avoir fait un aussi beau chemin que moi, tout jeune que je suis.

MADAME DUMONT. Oui, vous êtes excessivement jeune! Convenez, monsieur, que ma fille et moi nous sommes bien malheureuses. Reléguées dans un fond de magasin pour y cultiver les arts, et près de qui? d'un M. Dumont, mon cher mari, bon homme de soixante ans, qui n'y entend rien du tout, et qui, de sa vie, ne s'est occupé que de finite, de ciselure! que sais-je? près d'une petite sotte, je veux parler de mon autre fille, que vous voyez toujours fourrée dans les calculs; sachant faire très-bien une facture, mais d'une ignorance déplorable en toute autre matière... beaucoup plus empressée de seconder son père dans ce qu'il appelle ses honorables travaux, que de chercher à briller dans le monde et à se rendre digne comme cet ange... je veux parler de ma fille Herminie, des soins et des attentions délicates de ces jeunes illustrations qui sont la gloire et l'ornement de la société. Cela fait mal!

DERBIN. Madame, il faut être appelé à

l'étude du beau, à la connaissance du vrai par ses affections naturelles; tout le monde ne peut pas être artiste.

HERMINIE. Il est certain que si ma mère eût voulu donner à mes penchans pour la musique et la danse une autre direction, je n'eusse peut-être pas réussi.

DERBIN. C'est ce qui vous trompe; il y a des êtres privilégiés et vous êtes du nombre. C'est comme moi, tenez : je suis peintre, j'aurais pu être tout autre chose et toujours avec succès, toujours très-bien!...

MADAME DUMONT. Quelle différence avec ce cher M. Dumont! Mon mari n'a jamais rien su faire que des bronzes... et sa fortune.

DERBIN. C'est déjà bien quelque chose.

MADAME DUMONT. Bah! montrez-vous donc avec ces recommandations-là! De l'argent, rien que de l'argent... quelle misère!...

AIR : *Autant n'en pas avoir.*

Cette idée importune,
Car on sait en un mot
Qu'avec de la fortune
On n'est souvent qu'un sot!
Oui, l'argent, sur mon ame,
Rend absurde, appauvrit.

DERBIN.

Sous ce rapport, madame,
Moi j'ai beaucoup d'esprit.

MADAME DUMONT. Aussi, malgré l'opulence dont nous jouissons, mon cher mari veut-il rester éternellement enseveli dans ses magasins! libre à lui... Mais voici le retour de la belle saison; ma fille et moi nous allons en profiter. Je vais lui signifier que dans deux jours nous partons pour notre campagne.

DERBIN. Quoi, déjà! (*A part.*) Cela ne fait nullement mon compte. (*Haut.*) Me priver sitôt du charme de nos entretiens.

MADAME DUMONT. Pourquoi? nous n'allons qu'à Saint-Mandé, à deux pas de Paris; nous espérons bien pour cela ne rien changer à nos habitudes; au contraire, nous allons à la campagne pour voir du monde, pour y recevoir une société choisie : vous y viendrez...

HERMINIE. A Saint-Mandé on fait de la musique, ou danse.

MADAME DUMONT. Nous y formerons un petit cercle de littérateurs, d'artistes; oh! vous serez là en pays de connaissance.

DERBIN. Certainement... J'ose dire qu'il y a peu d'hommes de lettres et d'artistes que je ne connaisse... mais je vous l'avouerai, ce départ précipité de la capitale dans un moment pareil contrarie mes projets. Je vous ai fait part de mes intentions, de mes espérances; vous-même avez daigné m'encourager... vous désirez que je ne parle à M. Dumont qu'après la distribution des récompenses que le gouvernement doit accorder aux artistes qui se sont le plus distingués à l'exposition du Musée.... Je ne doute pas que je ne sois du nombre..... mais si vous partez, où serez-vous? où sera votre adorable fille, aux pieds de qui je veux déposer ma couronne?

MADAME DUMONT. Nous serons à Saint-Mandé, je vous l'ai dit. D'ailleurs, nous ne partons qu'après-demain, et d'ici là j'aurai trouvé l'occasion de faire savoir à M. Dumont que nos dispositions vous sont favorables. Malheureusement mon mari aime peu la peinture!

HERMINIE. Nous n'avons pas pu le décider à aller une seule fois au salon.

DERBIN. C'est désolant, car mon grand tableau y a fait fureur... vous avez pu vous en convaincre! Ce n'est pas que je veuille dénigrer mes confrères; mais excepté trois ou quatre tableaux, qu'est-ce qu'il y avait à cette exposition?

HERMINIE. Et ces trois ou quatre tableaux, quels sont-ils?

MADAME DUMONT. Parbleu... le sien, d'abord; et puis, ma foi, après, je ne vois plus...

DERBIN, *avec une fausse modestie.* Oh! vous êtes bien bonne! mon tableau n'était pas le seul; celui de *Delaroche*, par exemple, n'était pas trop mal...

MADAME DUMONT. Ah! oui, sa *Psyché*....

HERMINIE. Vous voulez dire sa *Jeanne Grey*.

MADAME DUMONT. *Psyché, Jeanne Grey;* je m'embrouille avec tous ces noms de *mythologie*.

DERBIN, *à part.* Cette chère maman Dumont est aussi forte sur l'histoire que sur la musique!

HERMINIE.

AIR : *Le tendre amour que je porte à ma fille.*

Sans le juger exempt d'aucun reproche,
Un tel tableau doit faire honneur aux arts.
Rendons hommage à ce Paul Delaroche:
Sa Jeanne Grey fixe tous les regards.
Près du billot, dans ce lieu funéraire,
Quand sa main cherche et craint de rencontrer,
Au coup fatal on voudrait la soustraire,
Mais on ne peut que frémir ou pleurer.

DERBIN. Eh bien! il ne m'a pas produit tout-à-fait cet effet-là. Mais c'est égal : si tous lui ressemblaient, ça serait plus supportable. Au surplus, c'est leur faute, ils encouragent si mal le talent! Aussi sur dix-huit tableaux que j'ai composés depuis l'année dernière...

HERMINIE. Comment, vous avez composé

dix-huit tableaux dans une année? Quelle facilité de travail!

MADAME DUMONT. Il est prodigieux!

DERBIN. Eh bien! je ne leur ai donné que celui-là. (*A part.*) Ils auraient été capables de ne pas apprécier les autres.

MADAME DUMONT. Et vous privez ainsi le public de vos œuvres?

DERBIN. Il n'en sera pas privé pour cela; j'en fais chez moi une exposition particulière : tout Paris y viendra. Ah! je leur prouverai qu'on peut se passer d'eux. Je concours avec moi-même; j'appelle le public à me juger. Il désignera celle de mes productions qui doit l'emporter sur les autres.

MADAME DUMONT. Excellente idée! d'un côté ou de l'autre vous ne pouvez pas échapper au couronnement.

DERBIN. Mais parlons de ce qui m'intéresse. Vous me promettez d'instruire dès aujourd'hui M. Dumont de vos intentions.

MADAME DUMONT. Je vous le promets.

DERBIN. Sans la circonstance de votre départ, j'aurais volontiers attendu la décision du jury; mais qu'est-ce qu'une décision du jury prouve? et en supposant qu'on me rendît justice, qu'en résultera-t-il? qu'est-ce qu'on me donnera? quelque bagatelle, une misérable croix d'honneur.

MADAME DUMONT. Oh! n'allez pas la refuser: c'est un moyen de nous plaire et peut-être de décider M. Dumont en votre faveur.

HERMINIE. Cela fait si bien sur un habit bleu!

DERBIN. C'est possible; mais personne n'en veut plus. Non, c'est devenu tout-à-fait mauvais ton.

MADAME DUMONT. Je ne dis pas, mais voyons! un peu de franchise!

AIR : *Ça fait toujours plaisir.*

Sur cette croix en France
Que n'a-t-on pas écrit!
Avec quelle assurance
On en glose, on en rit!
Chacun conte la sienne :
C'est à n'en pas finir.
Pourtant qu'elle vous vienne,
Il faut en convenir,
Messieurs cela vous fait plaisir,
Ça fait, ça fait toujours plaisir.

DERBIN. Eh bien! alors qu'ils se dépêchent. Je vais de ce pas à la direction des beaux-arts, et s'ils ne se décident pas immédiatement, je suis bien déterminé à traiter avec un négociant anglais qui m'a fait des propositions. Ils le regretteront plus tard; mais il ne sera plus tems.

MADAME DUMONT. Allons, tout cela finira mieux que vous ne pensez.

DERBIN.

AIR : *Amis de la philosophie.*

Je vole où la gloire m'appelle
Adieu, je vais accomplir mon destin.
Aux beaux-arts, à l'amour fidèle,
Je serai couronné demain.
Mon triomphe est certain,
Peut-être avant demain.
Vous seule enflammez mon génie,
De mon bonheur quel est l'excès!
C'est pour vous, aimable Herminie,
Que je suis fier de mes succès.
Je vole, etc.

Mme DUMONT.

Faites-vous, amant trop sensible,
Et des arts heureux favori,
Couronner le plus tôt possible
Pour triompher de mon mari.

REPRISE EN CHOEUR.

DERBIN.

Je vole, etc.

Mme DUMONT, HERMINIE.

Volez, la gloire vous appelle,
Accomplissez votre noble destin.
Aux beaux arts, à l'amour fidèle,
Vous serez couronné demain,
Le triomphe est certain,
Peut-être avant demain.

(Derbin sort.)

## SCENE V.

### Mme DUMONT, HERMINIE.

MADAME DUMONT. Ce jeune homme est charmant. Allons, mon Herminie, je te vois bientôt la femme d'un artiste et d'un artiste en renom; car M. Jules Derbin a prodigieusement de talent; il ne s'en cache pas, tu le vois.

HERMINIE. Il faut convenir qu'il ne brille pas par la modestie.

MADAME DUMONT. Eh bien, moi, je lui en trouve encore trop. On a du mérite ou on n'en a pas; si on en a, pourquoi le dissimuler? on n'est jamais mieux apprécié qu'en se faisant valoir soi-même.

HERMINIE. Mais, ma mère, croyez-vous que mon père veuille consentir?...

MADAME DUMONT. S'il le voudra! est-ce qu'un père peut se refuser au bonheur de sa fille! car ce mariage te rendra heureuse, n'est-ce pas, Herminie? Ce jeune peintre t'aime et t'admire de si bonne foi.

HERMINIE. C'est vrai, ma mère.

AIR *de la Courte-Paille.*

Avec délicatesse
A mes faibles talens
Il prodigue sans cesse
Les encouragemens.
Se peut-il qu'on résiste,
Ma mère, à tant d'égards?
On doit aimer l'artiste
Qui fait aimer les arts.

MADAME DUMONT. J'entends mon mari... il vient avec ce domestique anglais!.. Monte un instant à ta toilette; je reviendrai ensuite te trouver, et ce sera une affaire bientôt arrangée.

## SCÈNE VI.

### M. DUMONT, JOHN, ADRIEN.

DUMONT, *à John, en entrant.* Vous direz à votre maître que je suis à ses ordres ; je ne compte pas sortir de la journée.

JOHN. Yes ; mais le réponse.

DUMONT. La réponse? eh bien! la voilà... je vous la donne.

JOHN. J'entends bien ; mais le réponse pour les objets que mon maître il voulait conquérir.

DUMONT. Je m'en entendrai avec lui.

JOHN. Oh! vous lui donnerez l'explication; suffit. (*Fausse sortie. Il revient sur ses pas.*) Je vais donc dire à milord que vous attendre lui et qu'il pouvait venir voir vous à quelle heure est-il.

DUMONT. Diable de bavard! oui, à l'heure qu'il est, s'il le trouve bon.

JOHN. C'est que milord il est fort impatient dans les affaires. Good bye sir.

DUMONT. Adieu, adieu.

## SCÈNE VII.

### DUMONT, ADRIEN.

DUMONT. Ces Anglais sont étonnans! Quelle idée a celui-ci de se faire précéder d'un message pour visiter ma fabrique et m'acheter ce qui pourra lui convenir! Mon magasin n'est-il pas ouvert pour tout le monde? Il faut avouer, du reste, que sa lettre est flatteuse ; il ne m'épargne pas les complimens, et c'est toi, Adrien, qui me vaux cela...

ADRIEN. Moi, monsieur!

DUMONT. Certainement. Cet étranger est allé à l'exposition, il a admiré comme les autres ton travail. C'est encore une commande que je vais te devoir. Il faut convenir aussi que tu t'es surpassé! Jamais rien de plus parfait, de plus élégant, n'est sorti des ateliers de Ravrio ou de Thomire! (*Mouvement d'Adrien.*) Oh! je n'exagère pas, et ce que j'en dis ce n'est pas par orgueil. Je ne suis pas de ceux qui disent : Ma fabrique c'est moi! le public fait la part du maître, c'est au maître à faire celle de l'ouvrier.

ADRIEN. Vous êtes trop bon, monsieur Dumont, et si tous les fabricans pensaient comme vous...

DUMONT. Tant pis pour ceux qui ne pensent pas de même.

AIR *d'Aristippe.*

L'industrie est une famille,
Dont tous les membres sont égaux.
Par le talent seul on y brille,
Nos seuls titres sont nos travaux.
S'il débuta plus tôt dans la carrière,
Le maître aussi fut jadis ouvrier.
Dans l'ouvrier il ne doit voir qu'un frère,
Malheur à lui s'il vient à l'oublier!

ADRIEN. Tenez, monsieur Dumont, ce que vous me dites là me fait un plaisir! aussi, maintenant, je ne sais plus comment vous parler de ce que j'avais à vous dire moi-même... Vrai, me voilà comme un enfant.

DUMONT. Est-ce que je fus jamais sévère envers toi?

ADRIEN. Bien au contraire, et c'est justement votre bonté qui m'intimide.

DUMONT. Voyons, est-ce un service que tu veux me demander? As-tu besoin d'argent? aurais-tu quelques dettes?

ADRIEN. Des dettes! oh! non, jamais. A compter du jour où j'ai eu terminé mon apprentissage, qui, grâce à vos bontés, ne m'a rien coûté, j'ai été accoutumé à suffire à mes besoins, à ceux de ma mère que j'aime tant!

DUMONT. Je le sais, tu es bon fils.

ADRIEN. Loin d'avoir des dettes, j'ai même fait quelques économies.

DUMONT. Eh bien! qu'est-ce donc? Allons, parle-moi franchement.

ADRIEN. Monsieur Dumont, je vous dois tout. Cet état dans lequel je suis parvenu à acquérir quelque talent, c'est vous qui me l'avez appris. Si je vous vaux aujourd'hui quelques éloges, ils sont la récompense des soins et des conseils que vous m'avez prodigués: aussi, ma reconnaissance sera éternelle. J'aurais voulu ne vous quitter jamais, consacrer le reste de mes jours à vous indemniser de ce que vous avez fait pour moi; mais ma mère vieillit... d'un jour à l'autre elle peut devenir infirme... je sens qu'il faut lui assurer un sort pour ses vieux jours, et ce n'est pas sur ma paie d'ouvrier que je puis y arriver, tandis qu'au contraire (*avec embarras*) en m'établissant, je pourrais...

DUMONT, *d'un air préoccupé.* Ah! tu songes à t'établir!

ADRIEN. C'est-à-dire, j'y songe ; si cela ne vous gêne pas... je ne veux pas vous contrarier au moins, et puis rien ne presse, dans trois mois, dans six mois, dans un an, quand vous m'aurez remplacé à l'atelier. Mais pour s'établir, il faut des fonds et je suis loin d'en avoir assez... Si j'osais vous prier de m'aider, de me cautionner!

DUMONT. Écoute, Adrien, ton désir n'a rien qui me surprenne. Il y a long-tems que j'ai pensé à ce qui arrive aujourd'hui. Tu es actif, industrieux ; tu as en un mot tout ce qu'il faut pour faire prospérer une maison : il est tout naturel que tu cherches à travailler pour ton compte... Je m'étais

déjà occupé de te trouver un établissement.

ADRIEN. Auriez-vous l'espoir de rencontrer?...

DUMONT. J'ai ce qu'il te faut.

ADRIEN. Monsieur Dumont, que de bonté! Je n'ai pas besoin de vous demander si la maison que vous avez en vue est solidement établie, si elle jouit d'une bonne réputation.

DUMONT. Dieu merci, sous ce rapport, elle ne laisse rien à désirer.

ADRIEN. Et vous pensez qu'on me donnera toutes les facilités dont j'ai besoin pour le paiement?

DUMONT. Toutes les facilités possibles... (*Après une pause.*) Adrien, tu connais mes sentimens pour toi; cette maison que j'ai en vue, que depuis long-tems je te destine!... c'est la mienne.

ADRIEN. La vôtre! il se pourrait! moi qui n'ai rien... vous daigneriez...

DUMONT. Mon ami, que t'ai-je dit tout à l'heure?

AIR *des Amazones.*

J'ai tout gagné dans l'état que j'exerce,
A dix huit ans j'étais pauvre, orphelin;
Un autre aussi me céda son commerce,
Il était riche, il me tendit la main.
Si l'avenir à mes vœux fut prospère,
C'est à lui seul, ami, que je l'ai dû.
Quand je te veux servir ici de père,
Tu le vois bien, c'est un prêté rendu.
Je te rends ce qu'à l'autre j'ai dû.

Et puis je me fais vieux..... Ce n'est pas que le travail m'effraie : je me sens encore de l'activité; mais il faut penser à l'avenir. Cette maison, que je suis heureux et fier d'avoir fait prospérer, il me serait si pénible de la voir passer dans les mains d'étrangers! tandis qu'avec toi, il me semblera qu'elle n'a pas changé de maître.

ADRIEN. Monsieur Dumont, mon père! car moi aussi je ne veux plus vous donner d'autre nom, comment reconnaître?

DUMONT. En continuant d'agir comme je l'ai fait, en conservant la réputation d'honneur et de probité que j'ai acquise pendant quarante années de travaux... J'ai bien encore d'autres projets..... je te les dirai plus tard; voici ma femme, ne t'éloigne pas... je veux tout terminer aujourd'hui.

(Adrien sort.)

## SCENE VIII.

### DUMONT, Mme DUMONT.

MADAME DUMONT. Enfin, je vous trouve...

DUMONT. Tu avais à me parler?

MADAME DUMONT. Oui, monsieur Dumont, et sérieusement.

DUMONT. Tu me dis cela d'un ton! mais voyons, je t'écoute.

MADAME DUMONT. Avant de passer à un autre chapitre, je vous préviens, monsieur Dumont, que je compte partir après-demain pour Saint-Mandé, où mon intention est de passer la belle saison.

DUMONT. Il me semble que tu aurais pu mieux choisir ton tems; tu aurais bien dû attendre que je fusse délivré de tous les embarras de l'exposition.

MADAME DUMONT. Qu'est-ce que ça me fait à moi, votre exposition? Est ce que ça me regarde?... Vous connaissez ma résolution bien arrêtée de ne pas rester plus long-tems dans le commerce... Voilà vingt ans, pour mon compte, que j'y suis, et je pense que c'est bien assez comme cela.

DUMONT. Il me semble que depuis deux ans que Constance est sortie de pension, tu ne t'en es guère occupée.

MADAME DUMONT. Et comptez-vous pour rien de ne pouvoir faire un pas sans être suffoquée par l'odeur des forges, des fourneaux, sans avoir les oreilles brisées par le bruit des moutons, des marteaux, des balanciers, des laminoirs, et sans risquer de se noircir les mains..... Fi donc! c'est ignoble! je ne conçois pas comment j'ai pu y tenir si long-tems.

DUMONT. Madame Dumont, je vous passe votre goût pour la campagne, pour ce que vous appelez le monde, la société; mais du moins ne méprisez pas mon état, le vôtre, celui auquel nous devons ce que nous sommes. Croyez-vous que, dans cette société où vous aspirez à vous produire, on oubliera ce que vous avez été?

AIR : *Je n'ai pas vu ce bosquet de lauriers.*

De ce comptoir vous cherchez à sortir;
Un fol orgueil vainement vous domine;
Mais dans le monde où vous voulez courir,
On connaîtra bientôt votre origine.
Ah! croyez-moi, trop de luxe et d'éclat
Serait chez vous une imprudence extrême.
De vos salons quel que soit l'apparat,
On peut rougir de votre ancien état,
Si vous en rougissez vous-même.

Allons, ma Fanchette, de la raison!

MADAME DUMONT. Fanchette, encore ce nom!

DUMONT. Parbleu! n'est-ce pas le tien?

MADAME DUMONT. Vous savez que je ne le porte plus depuis long-tems... Appelez-moi Fanny.

DUMONT. C'est comme moi qui m'appelle Louis et que tu as baptisé du nom de Ludovic. Il n'y a pas jusqu'à Madelon, notre servante, que tu as métamorphosée en Marton, sans doute pour en faire une sou-

brette de comédie ou de roman! Enfin, Fauchette ou Fanny je n'y tiens pas..... ce que je désire avant tout c'est la paix et la tranquillité..... voyons : il y a peut-être moyen de nous entendre.

MADAME DUMONT. Je ne demande pas mieux; et si vous voulez être raisonnable, si vous consentez à quitter le commerce.

DUMONT. Eh bien! je t'avouerai que j'y pense.

MADAME DUMONT. A la bonne heure.... vous voilà donc revenu à des idées plus saines!

DUMONT. Oh! ce n'est pas comme toi, par orgueil, mais par raison... J'ai le besoin d'assurer l'avenir de cet établissement que j'aime plus que ma vie, en prenant un successeur.

MADAME DUMONT. Et ce successeur, vous l'avez trouvé?

DUMONT. Oui... Une autre pensée a contribué aussi à me faire prendre cette détermination... Herminie a vingt ans... j'ai cru que le moment était venu de songer à l'établir...

MADAME DUMONT. L'établir... vous voulez dire la marier?

DUMONT. Eh! mon Dieu! l'établir ou la marier, est-ce que ce n'est pas la même chose?

MADAME DUMONT. Je suis charmé de vous voir dans de pareilles dispositions, car c'est là précisément l'objet dont je voulais vous entretenir... j'ai trouvé pour elle ce qu'il lui faut.

DUMONT. Oh! c'est que j'y ai pensé aussi, et j'avais fait mon choix.

MADAME DUMONT. Quelle est la personne que vous aviez choisie?

DUMONT. La même à qui je cède mon établissement... Adrien.

MADAME DUMONT. Qu'est-ce que c'est que ça, Adrien?

DUMONT. Mon chef d'atelier.

MADAME DUMONT. Votre chef d'atelier! en voilà bien d'une autre! et vous croyez que je consentirai à devenir la belle-mère d'un chef d'atelier?

DUMONT. Il ne le sera plus, puisque je lui cède mon établissement.

MADAME DUMONT. Votre établissement, soit! mais il n'aura pas ma fille... Il faudrait bien voir que mon Herminie, avec toutes ses grâces, tous les talens dont elle est pourvue, fût condamnée à végéter toute sa vie dans le commerce; c'est bien assez que j'aie été forcée d'y passer les plus belles années de mon existence; mais ma fille! décidément, monsieur Dumont, vous ne parlez pas sérieusement...

DUMONT. Très-sérieusement, je vous assure.

MADAME DUMONT. Sérieusement ou non, cela ne sera pas..... d'ailleurs vous n'avez sans doute pas engagé votre parole, et moi j'ai engagé la mienne.

DUMONT. Puis-je vous demander de mon côté quel est celui que vous avez en vue?

MADAME DUMONT. Un jeune homme charmant, et qui a le plus bel avenir en perspective... un artiste, et non pas un artisan comme votre Adrien; en un mot M. Derbin...

DUMONT. Qui? ce petit peintre?

MADAME DUMONT. Lui-même!

DUMONT. A votre tour, madame Dumont, c'est vous qui n'y pensez pas! marier votre fille à un jeune homme qui n'a rien!

MADAME DUMONT. Il a sa réputation, son mérite...

DUMONT. Je n'ai jamais entendu parler de l'une, et je me méfie de l'autre.

MADAME DUMONT. Vous ne savez donc pas le succès que son tableau a obtenu au Musée? vous ne savez donc pas les honneurs qui l'attendent?...

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

C'est bien le gendre qu'il nous faut.
Il a du talent et de reste.
Je ne lui connais qu'un défaut
Celui d'être un peu trop modeste.
Ses tableaux partout avoués
Rendent sa gloire assez complète.
Tout le monde les a loués,
DUMONT.
Mais personne ne les achète.

MADAME DUMONT. Ah! bah! c'est ce que vous verrez bientôt.

DUMONT. Nous verrons, soit. En attendant, trouvez bon, ma chère amie, que je refuse ma fille à M. Derbin. C'est dans le commerce que je veux choisir un gendre, et non pas parmi vos petits freluquets qui, n'ayant pas le sou, nous croiront faire encore beaucoup d'honneur en acceptant avec la main de notre fille une partie de notre fortune... C'est à un commerçant, à un industriel comme moi, que je donnerai l'une et l'autre. Ce n'est pas que je veuille ravaler les artistes, au moins; personne ne les estime plus que moi... mais j'entends les véritables artistes, et non pas ceux qui s'en donnent le titre... votre M. Derbin me fait bien l'effet d'être de ceux-là.

MADAME DUMONT. Je vous déclare, moi, que mon Herminie ne sera jamais Mme Adrien... voyez-vous cette chère enfant dame de boutique aux ordres de tout le monde, astreinte à la sonnette, et attachée

à une paire de balances! ah! l'horreur! monsieur Dumont, n'y comptez pas!

## SCENE IX.

LES MÊMES, HERMINIE *en toilette.*

HERMINIE. Ma mère, me voilà prête à partir.

MADAME DUMONT. Je suis à toi dans l'instant... le tems de mettre mon schall et mon chapeau. (*Bas à Dumont.*) Mais regardez-la donc, monsieur Dumont, et dites en conscience si un pareil trésor doit être enterré dans un magasin? (*Haut à Herminie.*) Viens dans ma chambre, je t'y rejoins dans une minute. (*Bas.*) J'ai abordé la grande question..... je te conterai cela tout à l'heure.

HERMINIE. Adieu, mon père.

DUMONT. Adieu, ma fille.

(Herminie sort.)

MADAME DUMONT. Vous l'avez entendu, monsieur Dumont..... je ne céderai en rien...

DUMONT. Je sais ce qui me reste à faire.

(Mme Dumont sort.)

## SCENE X.

DUMONT, *seul.*

Voilà ce que je redoutais réalisé! c'est ma faute aussi..... pourquoi ai-je laissé prendre à ma femme ces habitudes de toilette? Il est vrai qu'occupé tout entier des soins de mon commerce, je ne vois pas, la moitié du tems, ce qui se passe autour de moi; au surplus, je devais m'attendre à ce premier mouvement, mais je la ramènerai à d'autres idées... laissons passer l'été..... à son retour je la trouverai peut-être plus raisonnable..... J'aurais pourtant bien voulu terminer les deux affaires à la fois.

## SCENE XI.

DUMONT, ADRIEN, *il entre précipitamment.*

DUMONT. Ah! c'est toi, Adrien?

ADRIEN. Oui, monsieur.

DUMONT. Qu'as-tu donc? comme tu es agité!

ADRIEN. Monsieur Dumont, vous me voyez bien malheureux.

DUMONT. Que veux-tu dire?

ADRIEN. Je vous ai quitté tout à l'heure le cœur bien content... ce que vous m'avez dit ne sortira jamais de ma mémoire, car j'y ai trouvé une preuve de votre amitié, de l'estime dont vous m'honorez, et cela m'a fait un bien... quand vous m'avez recommandé ensuite de ne pas m'éloigner, en ajoutant que vous aviez d'autres projets; j'ai réfléchi... une idée m'est venue aussitôt... je n'ai pas cru pouvoir m'y arrêter, car, malgré ce que vous venez de faire pour moi, ceci passait tout ce que je pouvais attendre de votre bonté... cependant, je ne m'étais pas trompé..... ce n'était pas assez de faire de moi votre successeur... vous vouliez que je devinsse votre gendre, vous me destiniez la main de Mlle Herminie...

DUMONT. Qui a pu te l'apprendre?

ADRIEN. Mme Dumont, que je viens de rencontrer.

DUMONT. Ma femme!

ADRIEN. « Adrien, m'a-t-elle dit, vous êtes un honnête garçon, je vous estime.... mais je vous défends de penser à ma fille: je connais vos projets... M. Dumont m'a tout dit... Qu'il vous cède, s'il le veut, son établissement, mais jamais vous ne serez l'époux d'Herminie » J'ai voulu répliquer, lui protester que jamais je n'avais eu cette ambition... elle ne m'en a pas laissé le tems.

DUMONT. Eh bien! oui, Adrien, c'est là mon dessein, et plus que jamais j'y tiendrai.

ADRIEN. Monsieur Dumont, j'ai pu accepter l'offre généreuse que vous m'avez faite de me céder votre maison, parce qu'avec de l'ordre et de l'économie, guidé par vos conseils, j'aurais espéré en quelques années m'acquitter envers vous..... j'eusse été fier de vous appartenir par un lien plus intime, d'associer mon nom au vôtre; mais ce bonheur, il faut y renoncer. Je vous dois tout, et ce n'est pas moi qui veux devenir un sujet de discorde pour votre famille.

DUMONT. Adrien, tu connais ma femme, elle a bon cœur, mais elle est vive et emportée; le désir qu'elle a de quitter le commerce et de voir briller sa fille dans le monde lui a fait repousser une idée à laquelle elle finira par se rendre, j'en suis sûr... Jusqu'ici elle n'a vu en toi qu'un ouvrier... mais quand elle sera habituée à te considérer comme chef de cet établissement, elle reviendra à d'autres sentimens.

ADRIEN. Non, monsieur Dumont, ce qui vient de se passer m'a ouvert les yeux..... je n'ai plus à hésiter; il m'en coûtera, sans doute; mais je ne saurais rester ici un jour de plus.

AIR *de Colatto.*

Un espoir trop doux, trop flatteur,
Un instant enivra mon ame.
Il faut partir, renoncer au bonheur;
Pour moi c'est un devoir: mon cœur en vain réclame.
De vos bontés je ne puis profiter,
Que votre estime au moins me reste:
Gardez-la-moi; dans cet exil funeste
C'est le seul bien que je veuille emporter.

DUMONT. Tu me quitterais?

ADRIEN. Aujourd'hui même. Entrer dans une autre maison me serait trop pénible... eh bien! je travaillerai pour mon compte.

DUMONT. Adrien, cela ne se peut pas, tu n'abandonneras pas cette fabrique!

## SCÈNE XII.

### Les Mêmes, CONSTANCE.

CONSTANCE. Mon père, cet Anglais dont le domestique vous a apporté une lettre ce matin est ici; il vous attend à l'atelier.

DUMONT. J'y vais. (*Bas à Adrien.*) Adrien, nous reprendrons cet entretien...

(Il sort.)

## SCÈNE XIII.

### ADRIEN, CONSTANCE.

CONSTANCE, *à Adrien, qui paraît plongé dans ses réflexions.* Vous ne suivez pas mon père, monsieur Adrien?

ADRIEN. Ah! pardon, mademoiselle..... j'oubliais...

(Fausse sortie.)

CONSTANCE, *à part.* Qu'a-t-il donc? comme il est triste!.. (*Haut.*) Monsieur Adrien, vous paraissez souffrant; j'aperçois des larmes dans vos yeux.

ADRIEN, *avec embarras.* Oh! ce n'est rien... une explication que je viens d'avoir avec M. Dumont...

CONSTANCE. Avec mon père? lui habituellement si bon! Se serait-il emporté contre vous?

ADRIEN. Oh! non, j'aimerais mieux que ce fût cela...

CONSTANCE. Eh bien! qu'est-ce donc? dites-le moi...

ADRIEN. Je ne le puis.

CONSTANCE, *étonnée.* Vous ne le pouvez!

ADRIEN. Croyez qu'il m'en coûte de vous refuser... vous aussi vous fûtes toujours si bonne pour moi! vous m'avez toujours témoigné tant d'intérêt, tant de bienveillance!

CONSTANCE. Dites tant d'amitié, monsieur Adrien, et ce sentiment n'est-il pas bien naturel de ma part? n'avons-nous pas pour ainsi dire été élevés ensemble? je me souviens encore de toutes vos complaisances pour moi quand j'étais enfant, de ces petits ouvrages que vous fabriquiez pour moi quand j'étais en pension, et que vous me teniez en réserve pour mes jours de sortie... et depuis deux ans que je suis ici, n'ai-je pas été à même d'apprécier tous les services que vous rendez à mon père? mais ce serait ingratitude à moi que de ne pas avoir d'amitié pour vous. (*Gaîment.*) Allons, quittez cet air rêveur, vous vous serez affecté d'un rien, j'en suis sûre... quelque mal-entendu! Pourquoi avoir du chagrin, quand tout le monde ici vous aime?

ADRIEN. Tenez, mademoiselle Constance, je ne saurais avoir de secret pour vous... aussi bien ne tarderiez-vous pas à apprendre ce qui s'est passé. Je vais vous le dire, et vous jugerez si j'ai lieu d'être triste: apprenez donc que je vais sortir d'ici.

CONSTANCE, *vivement surprise.* Mon père vous renvoie?

ADRIEN. Oh! non, c'est moi qui veux m'en aller...

CONSTANCE. Eh! pourquoi?.... serait-ce que par hasard vous ne gagneriez pas assez... oh! si c'était là le motif, je connais mon père, il n'est pas de sacrifice qu'il ne fît pour vous conserver.

ADRIEN. Bien loin de là.... M. Dumont veut encore améliorer ma position: il m'offre des avantages auxquels je ne devais pas m'attendre... il m'a proposé de me céder sa fabrique...

CONSTANCE. Et c'est pour cela que vous voulez partir!

ADRIEN. Mais en même tems il avait projeté un mariage pour moi, et...

CONSTANCE. Eh bien! ce mariage...

ADRIEN. Il ne peut avoir lieu.

CONSTANCE. Vous le refusez?

ADRIEN. Ce n'est pas moi... c'est votre mère...

CONSTANCE. Ma mère.

ADRIEN. Oui, mademoiselle, car la personne que votre père me destinait, c'est votre sœur.

CONSTANCE. Ma sœur! oh! alors je ne m'étonne plus, ma mère a de l'ambition, elle dédaigne le commerce. Herminie, constamment auprès d'elle, a fini par suivre son exemple. Pauvre sœur! je crains qu'elle ne se prépare bien des chagrins.

ADRIEN. Pour moi, je n'ai le droit d'en vouloir à personne. Votre sœur a reçu une éducation brillante; elle est accoutumée à se faire remarquer dans les bals, dans les fêtes. Il lui faut un mari qui partage ses goûts, un homme du monde enfin; tandis que moi, simple ouvrier, que pourrais-je lui offrir en perspective? Que trouverait-elle en moi? un homme honnête, un bon mari, je ne dis pas: oui, un bon mari, aimant sa femme, prêt à sacrifier tout pour elle, excepté l'intérêt de son commerce; mais hors de là, bien gauche, bien timide, sans dehors, sans tournure, et enfin étranger à tous ces plaisirs, à toutes ces habitudes, qui seuls peuvent faire le bonheur d'une femme comme elle.

CONSTANCE. Et ne comptez-vous donc pour rien le bonheur domestique, ce charme d'un intérieur modeste, mais embelli par l'amitié, par ces soins, par ces prévenances mutuelles qui se renouvellent à chaque instant! Moi aussi, j'ai pensé quelquefois au mariage, et c'est ainsi que je me le figurais.

AIR *de Valse* (LA CHANOINESSE).

Oui mon cœur content
A bien souvent
Du mariage
Rêvé l'image ;
Et voici dans mes doux projets
Ce que je désirais :
Un époux qui, toujours constant,
Prévint les désirs de sa femme,
Toujours aimable et complaisant,
Qui laissât lire dans son ame.
Ah! c'était cela
C'était bien là
L'image chérie
Qui de ma vie
Devait en tout tems
Embellir les instans!
Mon cœur par un tendre retour
Devait répondre à sa tendresse
Heureuse de son seul amour
Près de lui je restais sans cesse.
N'est-ce pas cela?
Oui c'est bien là
L'image chérie
Qui de la vie
Devrait en tout tems
Embellir les instans.

ADRIEN.

Ah! je sens en vous écoutant
Mon cœur qui bat avec ivresse
Mais hélas! ce tableau charmant
Ajoute encore à ma tristesse.
Car c'est bien cela
Ah! c'est bien là
L'image chérie
Qui de la vie
Devrait en tout tems
Embellir les instans.

TOUS DEUX ENSEMBLE.

N'est-ce pas cela
Oui c'est bien là
L'image chérie, etc.

ADRIEN. Mais ce bonheur-là n'était pas fait pour moi.

CONSTANCE. Oui, ma mère a d'autres idées; j'ai cru d'ailleurs m'apercevoir qu'elle avait des projets d'établissement pour ma sœur.

ADRIEN. Que ne les avait-elle révélés à votre père! elle m'aurait épargné bien des peines (*vivement*), ou plutôt (*à part, en montrant Constance*) pourquoi n'est-ce pas elle que M. Dumont me destinait!

CONSTANCE. Monsieur Adrien, je comprends votre position; je voudrais vous détourner de votre dessein, et cependant ce qui vient de se passer....

## SCENE XIV.

ADRIEN, CONSTANCE, LORD MURSON.

MURSON, *à la cantonade*: Non, monsieur Dumont, non; continuez, je ne souffrirai pas que vous vous dérangiez; c'est toujours pour moi que vous travaillez, et je serai fort bien ici. (*Entrant en scène.*) Je ne serai pas fâché d'ailleurs de réfléchir un moment..... Récapitulons un peu le total de mes acquisitions. (*Il consulte son calepin.*) Que de choses superbes je viens de noter là! Pendant que je suis seul, je puis le dire, la France, toujours la France pour le génie et la création. Mais nous avons bien aussi notre mérite..

AIR : *Si malgré moi.*

Si jamais l'Anglais il n'invente
Tous ces objets d'art et de goût,
Il sait du moins, et je m'en vante,
Perfectionner après tout.
Oui, loin de nous donner au diable,
Si, pour briller par le talent,
Nous ne faisons rien d'admirable,
Nous payons admirablement.

(Apercevant Constance et Adrien.)

Pardon, je n'avais pas vu que vous étiez avec moi.

CONSTANCE. Milord, si vous désirez écrire, veuillez vous placer à ce bureau.

MURSON. Oh! j'étais très-bien debout. Ces jeunes gens, ils paraissent dans le tristesse!...

ADRIEN, *à Constance*. Croyez que si je m'arrête à ce parti, il m'en coûtera beaucoup.

AIR *de la Robe et des Bottes.*

N'est-ce donc pas à votre père
Que je dois le peu que je suis?
Il m'a tiré de la misère,
Ah! plaignez-moi si je vous fuis!

CONSTANCE.

Je le vois, je ne puis contraindre
Les vœux que vous manifestez.
Mais croyez-vous être le seul à plaindre
Adrien, si vous nous quittez?

ADRIEN. Mademoiselle, n'ajoutez pas à mes regrets.

MURSON. Je voyais bien, ils étaient toutes les deux dans l'affliction.

## SCÈNE XV.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT. Pardon, Milord, si je vous ai fait attendre, tout est maintenant numéroté, étiqueté, il ne reste plus qu'à emballer les objets.

MURSON. C'est très-bien..... A propos, monsieur Dumont, j'avais dit à John de faire transporter ici divers articles d'autres espèces que j'avais achetés, et que je voulais joindre à nos emballages.

DUMONT. A merveille, Milord: ma fille va préparer la facture, d'après la note que nous en avons arrêtée ensemble.

MURSON. J'en avais le double.

DUMONT, *à Constance, lui remettant un papier.* Tiens, mon enfant; et comme Milord veut absolument payer comptant, tu enverras quelqu'un avec lui pour recevoir.

MURSON. C'était mon habitude.

CONSTANCE, *à Adrien.* Monsieur Adrien, voulez-vous m'aider à vérifier ces calculs?

(Ils se placent tous deux au comptoir.)

DUMONT. Quant à moi, puisque nous sommes d'accord, je vous demanderai la permission de vous quitter; une lettre que je viens de recevoir m'appelle à l'instant à l'Hôtel-de-Ville.

MURSON. Très-bien. Je voudrais cependant dire encore un mot à vous-même.

DUMONT. Parlez, Milord.

MURSON, *bas, lui montrant Adrien.* Eloignez ce jeune homme.

DUMONT. C'est mon chef d'atelier, j'ai toute confiance en lui. Vous pouvez parler sans inquiétude; d'ailleurs il est occupé.

MURSON. Ah! fort bien..... C'est égal, j'aime mieux parler à vous en particulier. (*Il l'entraîne dans un coin.*) Tous ces objets, monsieur Dumont, ils étaient fort bien faits, oh! très-confortablement. Mais j'avais encore autre chose dont je voulais traiter.

DUMONT. Qu'est-ce donc?

MURSON. Ces deux grands vases si magnifiques, que j'avais vus à la place de la Concorde.

DUMONT. Milord, je regrette infiniment de vous refuser; mais ce que vous me demandez est impossible.

MURSON. Vous avez déjà vendu ces curiosités?

DUMONT. Non, Milord, et j'espère bien ne jamais les vendre.

MURSON. Oh! oh! comment donc cela?

DUMONT. Milord, ces deux vases ont coûté beaucoup de soin et de travail.

MURSON. C'était à cause de cela qu'il fallait en tirer beaucoup d'argent, et j'étais disposé à en donner à vous tout le prix que vous vouliez.

DUMONT. De tous les produits de ma fabrique qui figurent à l'exposition, ce sont les plus remarquables, ils m'ont valu quelques éloges et je tiens à bonneur de les conserver. Ils resteront dans mes ateliers, ce sera pour mes ouvriers un encouragement à continuer de faire aussi bien, mieux encore s'il se peut.

MURSON. Si cependant je donnais à vous force livres sterling?

DUMONT. Milord, je vous le répète, je ne m'en déferais à aucun prix... (*Montrant Adrien.*) Tenez demandez plutôt à Adrien, c'est lui qui les a fabriqués.

MURSON. C'était M. Adrien qui les avait... oh! oh!

DUMONT. Oui, milord, il vous dira si je puis les vendre: si j'y consentais, il serait le premier à m'en faire un reproche, et il aurait raison. Mais l'heure s'avance; eh bien! mes enfans, cette facture...

CONSTANCE. Elle est parfaitement juste.

MURSON. En ce cas je vais appeler John.

ADRIEN. Ne vous donnez pas la peine, monsieur, je vais vous l'envoyer.

(Il sort.)

DUMONT. Adieu, milord... j'espère avoir le plaisir de vous revoir... Dans tous les cas, permettez-moi de vous remercier de la préférence que vous avez donnée à ma fabrique.

MURSON. Elle était méritée, monsieur Dumont, vous êtes un habile homme. (*A part.*) J'aurais pourtant bien voulu avoir les deux vases!

DUMONT. Milord, je vous ai dit mon dernier mot.

(Il salue et sort.)

## SCENE XVI.

MURSON, CONSTANCE, JOHN, ADRIEN, MADELON. (*John entre en bâillant.*)

MURSON. Eh bien! qu'avez vous mester John?

JOHN. J'avais endormi moi dans le fabrique en croquant le petite marmotte.

(Il bâille de nouveau.)

MURSON. Alors il fallait réveiller vous en emballant les marchandises.

JOHN. Yes, milord, yes.

(Il se bat les bras.)

CONSTANCE, *à Madelon.* Madelon, viens avec nous, (*à John*) suivez-nous, mon ami.

JOHN. Oh! je connais bien le chemin à présente.

(Il se dirige de l'autre côté.)

MADELON, *à part.* Il dit qu'il connaît le chemin et il s'en va par là! Encore une drôle de tête! (*Haut.*) mais par ici, donc! par ici!

JOHN. Yes, j'avais oublié dans le sommeil.

CONSTANCE, *à Adrien.* Venez-vous avec nous, Adrien?

(Adrien va pour la suivre. Murson l'arrête.)

MURSON. Un mot, monsieur Adrien.

(Constance, Madelon et John sortent.)

## SCÈNE XVII.

MURSON, ADRIEN. *Murson, après avoir regardé si Constance et John sont sortis, prend Adrien par le bras et l'amène sur le devant de la scène.*

MURSON. Monsieur Adrien, il faut que nous ayons une explication ensemble: Ce chef-d'œuvre il était de votre fabrication?

ADRIEN. Quel chef-d'œuvre, milord?

MURSON. Eh bien! ces deux vases!

ADRIEN. Oui, milord. c'est moi qui les ai fabriqués avec les conseils et sous la direction de M. Dumont.

MURSON. Savez-vous que vous aviez beaucoup de génie?

ADRIEN. Milord est trop obligeant.

MURSON. Et que M. Dumont était bien heureux d'avoir un ouvrier tel que vous.

ADRIEN. Milord, les bons ouvriers sont moins rares que les bons maîtres.

MURSON. Et M. Dumont il était un bon maître?

ADRIEN. Le meilleur des hommes.

MURSON. Cependant vous avez du chagrin?

ADRIEN. Milord!

MURSON. Oh! j'ai jugé cela à votre physionomie tout de suite. Je étais bon physionomiste moi!

ADRIEN. Il est vrai, milord, je souffre en ce moment.

MURSON. Eh bien! confiez vos peines à moi, je pourrai peut-être les consoler... voyons: serait-ce par hasard que vous aimeriez la petite?

ADRIEN. Mademoiselle Constance?

MURSON. Yes, mademoiselle Constance Dumont. Est-ce que le papa ne voudrait pas consentir? parlez-moi avec confiance, je pourrai peut-être aplanir les difficultés.

ADRIEN. Vous êtes trop bon, milord, permettez-moi de ne pas entrer dans d'autres explications; qu'il vous suffise de savoir que par des motifs que je ne puis vous dire je me vois forcé de quitter cette maison où j'ai été élevé, M. Dumont, mon bienfaiteur.

MURSON. Et où donc allez-vous?

ADRIEN. Je l'ignore encore, mais il faut que je m'éloigne, que je porte ailleurs mon industrie.

MURSON, *à part.* Oh! quelle idée! (*Haut.*) Eh bien! jeune homme il ne faut pas vous décourager... vous avez du talent, des sentimens très-nobles, une belle conduite, vous devez réussir partout. Venez avec moi, quittez la France, cette pays où vous êtes malheureux (*mouvement d'Adrien*); suivez-moi en Angleterre, vous travaillerez pour nous; nous autres Anglais nous sommes grands, généreux, nous saurons récompenser votre zèle, nous vous couvrirons de guinées.

ADRIEN. Que me proposez-vous?

AIR *de Garrick.*

Eh quoi! monsieur, pour quelques vœux trahis,
De l'étranger accepter le salaire?
N'est-ce donc pas renier son pays,
Faire métier d'indigne mercenaire?
Moi qu'à ce point je me laisse égarer!
Dieu me garde de ce délire!
Agir ainsi c'est se déshonorer:
Un tel ingrat ne peut se comparer
Qu'au poète qui vend sa lyre!

MURSON. Ah! vous avez de l'orgueil, c'est bien.

ADRIEN. Non milord, mais j'ai du patriotisme.

MURSON. Touchez-là... vous étiez digne d'être Anglais.

ADRIEN. Je suis Français milord et voilà pourquoi je refuse vos offres.

AIR *des Comédiens.*

Ah! désormais, connaissez mieux la France:
Si trop long-tems le Français fut léger,
En recouvrant sa noble indépendance
Il a brisé le joug de l'étranger.
Vous souvient-il que pendant vingt années
Vous avez vu nos drapeaux triomphans
Du monde entier changer les destinées?
De Mars alors nous étions les enfans.
Puis, quand un jour de souvenir funeste
A Waterloo vint arrêter nos pas,
De nos soldats un redoutable reste
A su mourir, mais ne se rendit pas.
La trahison livrait notre patrie,
Sur ses débris on croyait l'immoler;
Mais on ne peut étouffer le génie,
De nos revers il sut nous consoler.
Bientôt alors, des rives de la Loire
Plus d'un héros passa dans l'atelier,
Et sur son front blanchi par la victoire
Il écrivit honneur à l'ouvrier!
Par nos travaux, la France rajeunie
Vit son commerce en tous lieux respecté,
Mais tu manquais, hélas! à l'industrie
Feu créateur, air de la liberté!
La liberté, compagne de la gloire
A relevé ses brillans étendarts,
Et l'industrie au temple de mémoire
Inscrit encor la cité des beaux-arts.
Je rends pourtant justice à l'Angleterre
De Londre aussi j'admire les produits,
Mais, si Paris n'est plus son tributaire,
Que chacun reste enfin dans son pays.
Oui désormais, cet.

MURSON, *à part avec émotion.* Quelle chaleur! ce jeune homme il m'a rendu tout autrement.

ADRIEN. Milord, on peut avoir besoin de moi: jusqu'au dernier moment, je veux remplir mon devoir.

(Il sort.)

## SCENE XVIII.

MURSON, *seul.*

Je ne reviens pas de ma surprise... Ces Français qu'on disait si étourdis, si insoucians! oh! je vois qu'ils ont aussi leur esprit national!

## SCENE XIX

MURSON, Mme DUMONT, HERMINIE.

MADAME DUMONT, *entrant avec Herminie.* Sois tranquille, mon Herminie... je tiendrai bon et tu ne seras pas sacrifiée... (*Apercevant Murson.*) Quel est ce monsieur? on dirait un étranger...

HERMINIE. C'est probablement cet Anglais...

MURSON. Ces dames demandent sans doute M. Dumont?

MADAME DUMONT. Nous sommes de la maison, monsieur.

HERMINIE, *bas à sa mère.* Maman, dites milord.

MADAME DUMONT. Oui, monsieur milord, nous sommes de la maison; je suis madame Dumont et voici ma fille.

MURSON, *à part.* Oh! la dame Dumont, elle était bien fashionable pour la boutique!

HERMINIE. Milord a-t-il vu mon père?

MURSON. Yes, miss; mais M. Dumont il a été obligé de sortir pour une affaire et je restais là en attendant que les commis ils aient emballé les objets que j'avais achetés.

MADAME DUMONT. Très-bien, milord; que nous ne vous dérangions pas...

MURSON. J'allais passer à l'atelier. Milady et vous miss, excusez-moi...

(Elles le saluent. Il sort.)

## SCENE XX.

Mme DUMONT, HERMINIE.

MADAME DUMONT. J'aime beaucoup les Anglais, moi? Celui-ci surtout a une tournure très-distinguée.

## SCENE XXI.

LES MÊMES, DERBIN.

DERBIN. Combien je suis ravi, mesdames, de vous trouver de retour?...

MADAME DUMONT. Nous rentrons à l'instant.

DERBIN. J'arrive à propos; car si je ne vous avais pas trouvées, il m'aurait fallu attendre à demain... et vingt-quatre heures sans vous voir, c'eût été pour moi un supplice... Eh bien! avez-vous parlé à M. Dumont?

MADAME DUMONT. Oui, j'ai abordé la question.

DERBIN. A-t-il paru favorablement disposé?

MADAME DUMONT. Vous connaissez le caractère de mon mari; c'est un homme tout positif. Il lui faut le tems de la réflexion, et puis il avait en tête un projet, mais un projet tellement absurde, qu'il ne vaut pas même la peine que nous nous en occupions... J'arrangerai tout cela...

DERBIN. Vous me mettez au comble de la joie.

HERMINIE. Et que vous a-t-on dit à la direction des beaux-arts?

DERBIN. Mon Dieu, ce qu'on y dit toujours; on m'a gratifié de force complimens, mais avec tout cela on ne finit rien, et je suis bien déterminé à retirer mon tableau... je l'exposerai chez moi avec les autres.

HERMINIE. Vous nous avez parlé ce matin d'un Anglais.

DERBIN. C'est vrai; je suis en arrangement avec lui... le marché ne tient plus qu'à un billet de mille francs... Oh! il le donnera!

MADAME DUMONT. Il y avait là tout à l'heure un de ses compatriotes...

DERBIN. Ah! ah!...

MADAME DUMONT. Oui, il paraît qu'il a traité de quelques objets avec mon mari... mais tenez, le voici.

## SCENE XXII.

LES MÊMES, MURSON.

DERBIN, *apercevant Murson.* Lord Murson! la drôle de rencontre!

MURSON. Tout va être prêt; et si M. Dumont rentrait...

MADAME DUMONT. Je vais appeler ma fille Constance; en l'absence de mon mari, elle pourra vous donner votre facture.

MURSON. Ah! je sais; mais je voulais revoir M. Dumont... j'ai encore à parler à lui... C'était un galant homme, que M. Dumont. (*A part.*) Si je pouvais encore pour les deux vases...

MADAME DUMONT. Monsieur milord est bien bon...

MURSON, *apercevant Derbin.* Eh! mais je ne me trompe pas, c'est monsieur Derbin.

MADAME DUMONT. Vous le connaissez, monsieur?

MURSON. Yes, j'étais en marché avec lui pour des tableaux.

MADAME DUMONT, *à Derbin.* Et vous qui ne disiez rien?

DERBIN, *avec suffisance.* Je le laisse venir.

MADAME DUMONT. Eh bien! il faut vous mettre d'accord. Attendez, je me connais en affaires, et je vais terminer celle-ci.

DERBIN. Qu'allez-vous faire?

MADAME DUMONT. Vous allez voir. (*A Murson.*) Monsieur milord!

MURSON. Madame milady?

MADAME DUMONT. M. Derbin est de nos amis... très-intimes; j'espère même que bientôt il sera de la famille...

MURSON, *à part.* Ah! le petit peintre il voulait se mettre dans le commerce!

MADAME DUMONT. C'est un jeune homme de beaucoup de talent et qui ira loin... Milord ne tiendra sans doute pas à une bagatelle de mille francs.

DERBIN, *à part.* Ce serait du dernier ridicule; marchander un homme comme moi!

MURSON. Milady, je aimais beaucoup les arts et je avais pour habitude d'encourager les artistes qui commençaient, voila pourquoi je avais offert trente napoléons à M. Derbin; il en voulait cinquante, mais, en conscience, je pouvais pas.

MADAME DUMONT. Milord, nous ne nous entendons pas; je parle du port de mer qui a figuré à l'exposition.

MURSON. Justement le port de mer : je offrais pour le port de mer quinze napoléons et puis encore quinze napoléons pour les trois petites esquisses que j'avais vues chez monsieur. Je ne donnerai pas un schelling de plus, et encore c'était par considération de ce que monsieur il m'avait dit qu'il avait besoin d'argent.

DERBIN. Il est vrai que dans un moment d'embarras!...

MADAME DUMONT. Comment monsieur, vous avez des momens d'embarras?

DERBIN. Madame, les artistes les plus célèbres ont passé par là...

MADAME DUMONT. C'est une raison... mais dans un moment d'embarras on n'a jamais donné pour six cents francs, pour mille francs même des tableaux comme ceux-là... des tableaux qui ont droit aux récompenses nationales.

DERBIN. Aussi n'ai-je rien terminé. (*A Murson.*) Milord, voyez... autrement j'aimerais mieux les garder, les mettre dans ma salle à manger, (*à part*) quand j'en aurai une.

HERMINIE. Moi je pense que milord vous fera d'autres offres quand le jury aura prononcé.

MURSON. Le jury il a prononcé, miss.

MADAME DUMONT. Comment!

## SCENE XXIII.

LES MÊMES, DUMONT.

DUMONT, *qui a entendu les derniers mots.* Ils parlent du jury! sauraient-ils déjà!...

MURSON. Oui, milady, le jury a prononcé, tenez lisez le Moniteur...

MADAME DUMONT, *lisant.* « Liste des ar-
» tistes auxquels le gouvernement a ac-
» cordé... MM. Ingres, Delaroche...» Mais je ne vois pas votre nom, monsieur?

DERBIN. je vous l'ai bien dit, madame, il faut s'attendre aux passe-droits, aux injustices, ils veulent absolument me détourner de ma carrière!...

MURSON. Jugez mieux de votre pays, monsieur le jeune homme.

AIR *de Turenne.*

Le moindre obstacle vous irrite,
Quand il ne faut que l'aplanir:
Sachez bien qu'avec du mérite,
Tôt ou tard on doit parvenir;
L'intrigue en vain, ou la disgrâce,
De grands travaux troublent le cours,
Le vrai talent perce toujours
Et marque lui-même sa place.

DERBIN. Aussi j'ai marqué la mienne, et parfaitement bien.

MADAME DUMONT. Regarde, Herminie! pas même une mention honorable; et moi qui depuis un mois avais annoncé à tous nos amis que vous auriez au moins la médaille d'or...

DUMONT. Consolez-vous, madame Dumont et toi aussi ma fille. Vous vouliez une médaille d'or, la voici (*il tire une médaille de sa poche; ouvrant son habit*), regardez maintenant si ce ruban va bien à ma boutonnière!...

HERMINIE. La croix d'honneur!

DUMONT. Oh! moi je ne crains pas de la porter, car elle est le fruit de trente années de travaux, qui peuvent n'être pas brillans, mais qui sont utiles.

MADAME DUMONT. Vous êtes décoré!...

DUMONT. Tu le vois.

MADAME DUMONT. Allons voilà qui me raccommode un peu avec le commerce.

DUMONT. J'espère bien que désormais tu lui rendras justice. Mais où est donc Constance? où est donc Adrien? ce pauvre Adrien que tu as humilié tantôt... c'est cependant encore à lui que je dois cela.

(Il sonne.)

MURSON. C'était un digne jeune homme que M. Adrien.

DUMONT. A qui le dites-vous?

MADELON, *accourant.* Qu'est-ce qui appelle?

DUMONT. Où est Constance?

MADELON. M^lle Constance? elle est à l'atelier.

DUMONT. Fais-la venir, ainsi qu'Adrien.

MADELON. Oh! mon Dieu! je ne me trompe pas, M. Dumont a la croix d'honneur! Je vais le dire à tous les ouvriers.

DUMONT. Tu le vois, c'est une joie pour toute la maison.

DERBIN, *à part*. Cela devient attendrissant. Il y a un tableau à faire là dessus!

## SCÈNE XXIV.

LES MÊMES, CONSTANCE, *ensuite* ADRIEN, JOHN *et les* OUVRIERS.

CONSTANCE, *se jetant dans les bras de son père*. Mon père!

DUMONT, *l'embrassant*. Ma bonne Constance.... Mais, où est donc Adrien?

CONSTANCE. Le voici.

DUMONT. Viens, Adrien, viens jouir de ton triomphe.

ADRIEN, *avec modestie*. Monsieur.

DUMONT. Que ne puis-je partager ces récompenses avec toi?

ADRIEN. Croyez que je suis aussi heureux que vous de ce qui vous arrive.

DUMONT. Je le sais.

MURSON. Mais ce que vous ne savez pas, ce sont les offres que je lui ai faites, et qu'il a rejetées.

ADRIEN, *l'interrompant*. De grâce, Milord.

MURSON. Oh! je voulais parler, moi! Je voulais dire à M. Dumont, à tout le monde, que j'avais voulu emmener vous en Angleterre, et que vous aviez refusé mes guinées.

DUMONT. Rien de ce qui est bien ne peut m'étonner de sa part. (*à Adrien.*) Ah çà! j'espère que maintenant tu ne songes plus à nous quitter? Tu ne le peux pas? Ma femme approuve l'abandon que je te fais de ma maison de commerce, n'est-ce pas Fanch.... n'est-ce Fanny?

MADAME DUMONT. Je n'y mets aucun obstacle.

DUMONT, *à Adrien*. Tu l'entends... Quant à un mariage, nous nous en occuperons plus tard... (*Avec intention et regardant Constance.*) A moins que quelqu'un d'ici ne voulût m'aider à acquitter ma dette envers toi? (*A madame Dumont.*) Elle n'a pas été élevée dans le grand monde, elle!

MADAME DUMONT. C'est à elle de prononcer.

CONSTANCE, *avec embarras*. Mon père, vous le désirez?

ADRIEN. Quoi! mademoiselle Constance, vous consentiriez?

CONSTANCE. Adrien, rappelez-vous notre conversation de tout à l'heure.

DUMONT, *à sa femme*. Je savais bien, moi, que tu étais raisonnable. Eh bien! pour te récompenser, j'achète demain la maison de Saint-Mandé. (*A Derbin.*) Pour vous, monsieur j'ai tout entendu. Mais vous êtes jeune, avec du travail vous pouvez acquérir une réputation que l'orgueil et la jactance procurent rarement. Étudiez les bons modèles; quoi qu'on puisse dire, nous n'en manquons pas. Tâchez de marcher sur leurs traces, et..... nous verrons.

DERBIN. C'est un parti pris. Ils se sont tous donné le mot pour me faire de la morale.

LES OUVRIERS *entrent précipitamment en criant:* Vive M. Dumont!

JOHN, *qui entre, suivi de Madelon et chargé de paquets*. Vive M. Dumont! (*A part.*) Je savais pas pourquoi ils criaient; mais c'est égal, je criais tout de même.

DUMONT. Merci, mes amis, merci. (*Prenant Adrien par la main.*) Mes amis, je vous présente mon gendre.

LES OUVRIERS. Adrien!...

DUMONT. Lui-même qui, pour rester avec vous, a refusé les offres brillantes que lui faisait milord.

LES OUVRIERS. Vive Adrien!

JOHN. Il a refusé! Le Français il était bien difficile! je refusai jamais les guinées, moi.

MURSON. Allons, mester John, vous allez faire le appel de toutes les objets dont je m'étais rendu acquéreur.

JOHN. Yes, milord.

DUMONT. Mes amis, l'atelier sera fermé le reste de la journée. C'est aujourd'hui fête pour nous tous.

AIR *du Bal Champêtre.*

Célébrons l'industrie,
Ses généreux bienfaits
Donnent à la patrie
Le bonheur et la paix.

DUMONT.

Fruits d'un travail utile,
Que nos produits divers
Aillent de ville en ville
Au bout de l'univers. (1)

JOHN, *appelant sur sa liste*. Les cylindres, les mécaniques, les nouvelles instrumens pour les progrès de l'agriculture...

CHŒUR.

Célébrons, etc.

ADRIEN.

La paix à notre France
Promet des jours bien doux.

---

(1) Les couplets qui suivent, jusqu'à celui *au public*, ont été supprimés aux dernières répétitions, comme faisant longueur. On a cru cependant devoir les conserver ici, afin que MM. les Directeurs des théâtres de départemens qui monteront l'ouvrage puissent les faire chanter, s'ils le jugent convenable.

Qu'une guerre commence
Et nous reprendrons tous.

JOHN, *continuant d'appeler*. Les armes.
Célébrons, etc.

MURSON.

Dans ce siècle on s'honore
De nous dire : avançons.
Mais que de gens encore
Marchaient à reculons.

JOHN. Perruques! fameuses perruques!
Célébrons, etc.

DUMONT.

Autrefois comme un prince
Sur sa route fêté
Que va dans sa province
Trouver maint dépoté?

JOHN. Le petite musique.
(Il essaie plusieurs instrumens à la fois.)
Célébrons, etc.

HERMINIE.

Les amans à leurs belles
Jurent fidélité.
Mais ce n'est pas pour elles
Que vient d'être inventé.

JOHN. Le papier de sûreté.
Célébrons, etc.

MADELON.

D'une taille parfaite
Not' voisin' s'dit pourvu
Hier à sa toilette
Devinez c'que j'ai vu.

JOHN. Maillots, faux mollets, corsets, faux toupets!
Célébrons, etc.

MADAME DUMONT.

Jadis sur mon passage
Je voyais accourir:
La jeunesse est volage,
Comment la retenir?

JOHN. L'eau de Jouvence, la crême des Sybarites, toutes sortes de cosmétiques.
Célébrons, etc.

DERBIN.

De notre vieille gloire
Nous perdons les débris;
Mais qui doit à l'histoire
Léguer des noms chéris?

JOHN. Un temple de mémoire.
Célébrons, etc.

JOHN.

Admirons tous ce phare
Il n'a point de pareil,
Ce chef-d'œuvre si rare
Brillait comme un soleil!

*Lisant l'adresse*. Oh! justement il était de M. Soleil. Je crois que j'avais fait une calembourg.
Célébrons, etc.

CONSTANCE, *au public*.

AIR *de l'Angélus*.

Animés d'un zèle nouveau
Nos auteurs avec confiance,
Vous offrent un petit tableau
Né d'une grande circonstance.
Messieurs par acclamations
Veuillez, loin qu'ils vous indisposent,
Grâce aux deux expositions,
Accueillir ce qu'ils vous exposent.

REPRISE DU CHOEUR.

Célébrons l'industrie,
Ses généreux bienfaits
Donnent à la patrie
Le bonheur et la paix.

FIN.

66814

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS N° 46, AU MARAIS.